

“Parole d’éduc”

Du même auteur

- La supervision d'équipes en question* (sous sa direction),
Psychasoc éditions, 2010
- L'acte éducatif*, érès, 2010
- Psychanalyse ordinaire*, Psychasoc éditions, 2010
- Psychanalyse sans frontière* (sous sa direction),
Champ social, 2010
- Le travail social est un acte de résistance* (avec Fanny Rouzel),
Dunod, 2009
- À bâtons rompus, poèmes 1965-2005*, Champs social, 2007
- La superstition d'équipes en travail social*, Dunod, 2007
- La parole éducatrice*, Dunod, 2005
- Travail social et psychanalyse* (sous sa direction),
Champ social, 2005
- Le quotidien en éducation spécialisée*, Dunod, 2004
- Psychanalyse pour le temps présent*, érès, 2002
- Le transfert dans la relation éducative*, Dunod, 2002
- Du travail social à la psychanalyse*,
Éditions du Champs social, 2001
- La pratique des écrits professionnels en éducation spécialisée*,
Dunod, 2000
- Le quotidien dans les pratiques sociales*, Théétète, 1998
- Le travail d'éducateur spécialisé. Éthique et pratique*,
Dunod, 1997 (2^e éd. aug. en 2000)
- Ethnologie du feu. Guérisons populaires et mythologie chrétienne*,
L'Harmattan, 1996
- CD chanson : *Môtrice Benin interprète Joseph Rouzel*, 2009

Joseph Rouzel

“Parole d’éduc”

Éducateur spécialisé au quotidien

Préface de Rémy Puyuelo

éres
éditions

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3008-5
Première édition © Éditions érès 1995

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préambule à l'édition de poche	9
Préface à la première édition	
Argot... d'éducateur ! <i>Rémy Puyuelo</i>	15
Éducateur, ça s'écrit comment ?	18

SAVOIR FAIRE

L'Établi et l'Utopie	36
Le Minotaure	41
L'art de la fugue	51
Chambre de garde	55
Ulysse à la trace	58
L'insertion dans le signifiant	77
La jachère ou l'espace du dire	84
C'est c'lui-là qui l'dit qui l'est	97
Demande d'accueil, accueil à la demande	109

Les sentiers de la création.....	116
Écrire, dit-elle	123

TRANS-FAIRE

Psychanalyse et éducation	134
La parole prend corps.....	149
Le triangle des familles.....	169
Le conte est bon.....	187
La fabulanalyse d'un conte de fées.....	200
Atelier d'écriture (à te lier, tes cris durent)	212
Transmission impossible	224
Une machine à trans-faire.....	231
L'objeu.....	237

ENVOI

Mais que font les éducateurs ?.....	248
-------------------------------------	-----

À ma femme Geneviève qui, depuis des années,
supporte que je lui vole du temps pour écrire.

À mes camarades formateurs de Psychasoc
et plus particulièrement
Jean-François Gomez et Jacques Cabassut,
chevilles ouvrières du projet depuis le début.

*« Si l'éducateur formé à l'analyse par expérience vécue
est amené, dans certains cas limites ou complexes,
à recourir à l'analyse pour étayer son travail,
il lui faut reconnaître sans détour le droit de s'en servir :
l'en empêcher relèverait de questions mesquines. »*

Sigmund Freud,
« Préface » à *Jeunesse à l'abandon*
d'August Aichorn,
Toulouse, Privat, 1925

Préambule à l'édition de poche

C'était par une belle journée ensoleillée d'automne. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'y ai souvent pensé depuis. J'ai rencontré Georges Hahn. Je ne le connaissais pas. Mais sa renommée était bien établie à Toulouse comme philosophe, mais aussi comme éditeur fondateur des éditions érès en 1980. Peu de temps auparavant j'avais été reçu par un responsable des éditions Privat. Devant le manuscrit que je lui proposais – celui dont on peut lire ici la réédition en poche – je dois dire qu'il a fait la grimace. « Non seulement les éducateurs n'écrivent pas, m'affirma-t-il, mais de plus ils ne lisent pas. Outre cela, vos textes décousus, faits de bric et de broc, sont illisibles. Faites-nous un vrai livre et on en reparlera. »

Pour avoir moi-même tâté de l'édition, artisanale, mais édition cependant, dans les années 1980 (éditions Cosmose), je savais que le point de vue de l'éditeur, qui n'est pas un philanthrope, se dédouble en plaisir de découvrir un auteur et risque à prendre. Je n'avais en face de moi ce jour-là ni l'un ni l'autre.

Puis il y eut cette rencontre avec Georges Hahn. Celui-ci prit le temps de m'écouter. Il me fit part aussi de son scepticisme sur la rentabilité de l'ouvrage. Mais en fin d'entretien, il me déclara qu'il acceptait de prendre le risque d'éditer, parce que mes paroles et l'enthousiasme que j'y mettais l'avaient convaincu.

C'est comme cela que ce manuscrit a trouvé son port d'attache aux éditions érès. Malheureusement Georges Hahn est

décédé en 1994 avant d'avoir pu publier l'ouvrage. On doit à l'engagement des Sacrispeyre, père et fille, d'avoir repris au vol la décision de Georges Hahn. À telle enseigne qu'ils me confièrent par la suite la direction de la collection qu'inaugurait ce "Parole d'éduc", collection qui, sous l'intitulé « L'éducation spécialisée au quotidien », a accueilli en quinze ans une floraison de textes dont les auteurs, praticiens de l'éducation spécialisée pour la plupart, ont trouvé là un lieu de reconnaissance. J'ai depuis passé la main à mon camarade Daniel Terral pour tenir le cap de cette collection.

Rémy Puyuelo, sous la direction duquel j'ai eu la joie de travailler, s'est fendu d'une préface où il précise qu'il y a bien un argot d'éducateur, une langue du métier. Dans cet ouvrage, j'ai voulu effectivement donner langue à ce qui autrement relèverait de l'innommable. Quant au titre, je tâtonnais et allais opter pour « Parole d'éducateur », lorsque dans une conversation avec mon amie Marie-José Collet, psychologue à Montauban et comme moi fana d'écriture et de lecture tous azimuts (voir son excellent ouvrage *Madame, je veux apprendre à écrire*, érès, 2008), me lança : « Et pourquoi pas parole d'éduc ? » Ce titre éclata comme une évidence. L'expression emportait à la fois la dimension d'engagement : parole d'homme ; mais aussi était chargée de possibilités de dire ; enfin elle mettait l'accent sur le fait qu'une grande partie du travail éducatif se fait dans des échanges de paroles, que ce soit avec les collègues ou les dits « usagers ».

La vie d'un ouvrage est ainsi liée à ces rencontres entre humains, où le hasard met son grain de surprise, ce qui constitue justement, en acte, le fond même du travail éducatif, tout à la fois rigoureux et source d'improvisation constante.

Finalement les critiques émises par le premier éditeur étaient en partie fondées. Comme on peut le constater, dans cette lecture à nouveaux frais, l'ouvrage est bien constitué de fragments. Ces fragments, chers à Roland Barthes (*Fragments d'un discours amoureux*, Le Seuil, 1977) ou dont Pascal Quignard (série du *Dernier royaume*, Le Seuil ; et les *Petits traités*, Folio) a fait son miel. Mais pourquoi, dans le champ éducatif, y tenir, à ces bribes, ces « patchwords » (mot inventé par un stagiaire lors d'un atelier

d'écriture) ? Il s'agissait pour moi de trouver un style au plus près de la geste des éducateurs. Fait de petits riens, de choses infimes qui parsèment la vie quotidienne, de petites choses fragiles comme le sourire d'un enfant, le travail éducatif ne se voit pas. D'aucuns ont même pensé longtemps, et malheureusement crié sur les toits, qu'il était indicible. Il m'a semblé que les filets de cette écriture fragmentée pouvaient permettre non seulement de donner une forme à ce travail subtil de rencontre inter-humaine, mais de plus qu'en s'éloignant d'une écriture savante, universitaire notamment, on avait quelque chance de faire savoir ce qu'un éducateur fabrique. Le travail d'écriture, ses inventions, inspirées plus de la littérature que de la thèse doctorale, redoublent ainsi le travail éducatif. Il en constitue l'étoffe et en donne à lire le mouvement. Celui qui a eu, comme moi dans sa carrière, à prendre en compte (plutôt qu'en charge, comme le dit une expression malheureuse) un groupe sait de quoi il retourne. Cela exige une attention multifocale de tous les instants et l'éducateur vit avec l'impression d'un éclatement permanent. Car un groupe n'est pas une entité abstraite ni homogène, il se compose de chacun de ses membres. Et l'attention de l'éducateur porte sur chacun en particulier. Alors entre quelques-uns qui s'échangent le ballon dans la cour à grands renforts de cris, deux ou trois flemmardant sur leur lit, deux qui jouent aux petits chevaux et Antoine qui a encore disparu... on comprendra que c'est le travail lui-même qui se présente comme éclaté. Et qu'il relève du savoir-faire d'un éducateur d'assembler en une mosaïque signifiante tous ces morcellements. Ceci est d'autant plus flagrant lorsque, comme j'ai pu le faire pendant quelques années, on travaille auprès d'enfants psychotiques qui projettent dans l'espace transférentiel leur propre morcellement psychique. À l'éducateur de ramasser les morceaux !

Écriture de la clinique éducative. Écriture du fragment, donc. Et dans cette entreprise je fais feu de tout bois : poésie, récits de pratique, fictions, développement de concepts la plupart empruntés à la psychanalyse, diagrammes... J'aurais aimé y ajouter des broderies, des sculptures, des peintures, des musiques... Mais évidemment les moyens techniques de l'édition

ne le permettent pas. Cette jachère, ou espace du dire que célébra en son temps Masud Khan, exige ce labour incessant d’un champ culturel. Labour et élaboration résonnent bien de la même origine étymologique. Comme le mot culture témoigne dans sa polysémie de ce rapprochement. La clinique apparaît alors comme un miroitement, une micassure, dont on ne peut enregistrer que les traces dans un appareillage des plus restreint : les vingt-six lettres de l’alphabet, plus quelques bricolages. J’ai fait le choix de ne rien reprendre des textes ici réunis. J’aurai pu nuancer et préciser certains propos, les inscrire dans un contexte socio-économique qui a été bien chamboulé en quinze ans. Mais je suis contre toute forme de lifting. Pas de photo retouchée. Cet ouvrage porte son âge, moi aussi. Il reste dans son jus. Ce d’autant plus que mes choix de vie, mes engagements comme psychanalyste et formateur m’ont entraîné sur des chemins autres que l’expérience spécifique d’éducateur que donne à voir cet ouvrage.

Mais une autre dimension se dessine sur laquelle François Tosquelles ne cessait d’attirer notre attention : il s’agit de marcher sur deux pieds, la clinique certes, mais aussi la politique. La clinique ne se soutient que d’une inscription déterminée dans un socle politique. Autrement dit, Freud et Marx accompagnent ce cheminement. Depuis la première publication de cet ouvrage en 1995, le paysage social s’est alourdi sérieusement et la place des éducateurs, modifiée, en pire. La déferlante du néolibéralisme, pointe la plus avancée du capitalisme, qui livre la planète et les humains l’habitant à leur transformation en marchandise, touche de plein fouet un travail social qui s’est longtemps – trop longtemps – cru à l’abri. Les éducateurs, comme d’ailleurs toutes les professions qui ont pour essence la transmission de l’humaine condition – référée peu ou prou à la fonction dite paternelle – se présentent forcément comme des empêcheurs de commercer en rond. Le travail éducatif n’est pas une marchandise, n’en déplaise aux fonds de pension qui lorgnent sur ce secteur d’activité porteur. Ces professionnels, qui assurent dans le corps social le passage des principes même de l’humanisation en soutenant des plus jeunes ou des plus démunis dans la confrontation à la loi, mais

aussi dans l'expression et la mise en œuvre de leurs désirs, qu'ils relèvent de l'enseignement, de la direction ou de l'éducation spéciale (première appellation de la fonction d'éducateur spécialisé que l'on doit au médecin Itard), sont aujourd'hui – on peut en faire le constat amer – livrés au pilori. Agents de la perte de jouissance imposée à chaque sujet pour s'inscrire dans la communauté des hommes, ces métiers – gouverner, éduquer, soigner –, dont Freud avait bien repéré qu'il s'agissait de lieux de transmission de l'impossible, vont « ... indéniablement, comme l'affirme le camarade Philippe Gaberan dans son dernier ouvrage (*Être éducateur c'est... La place de l'adulte dans le monde postmoderne*, érès, 2010) à l'encontre du capitalisme ». Et il ajoute à propos du travail d'éducateur : « Voilà d'où lui vient la haine développée contre lui ces dernières années. Voilà pourquoi il n'obtiendra jamais la reconnaissance des politiciens enclins à soigner leur carrière et leur image. Voilà pourquoi il est appelé à demeurer une figure de l'ombre à l'identité incertaine. »

Les éducateurs, qui font le pari de l'humain, s'inscrivent et fatalement en contre d'une société où le paraître et l'argent roi ont force de loi. Ils se font veilleurs et passeurs d'humanité, pour emprunter une belle trouvaille de l'ami Loïc Andrien (*Passeurs d'humanité*, érès, 2008). Ils rappellent les principes de base de l'humanisation : l'être humain est castré et les humains ne tiennent ensemble qu'au prix de la perte de jouissance de chacun. Les éducateurs ont pour tâche, auprès des parents, des enseignants et des praticiens d'autres professions, de rappeler sans cesse cette évidence et d'en transmettre le sens. Oh ! Pas dans des grands discours, mais en les mettant en œuvre au quotidien. Pris entre le marteau de politiques sociales de plus en plus répressives et ségrégatives et l'enclume du respect des sujets qu'ils accompagnent, ils se soutiennent d'une position forcément subversive. Cette subversion – la version du dessous ! –, il s'agissait alors pour moi de la faire ressentir au lecteur, de lui donner ses lettres de noblesse. Un éducateur, c'est quelqu'un qui ne se laisse pas faire, qui prend la parole même si on ne la lui donne pas, qui ne transige pas sur les valeurs, qui exerce sans cesse sa capacité critique pour faire

valoir, comme le souligne Jean Oury, que « rien ne va jamais de soi ». Il y a toujours matière à discussion. Il n’est aucune vérité absolue. Le vivre ensemble naît de cet exercice incessant de l’échange de paroles entre citoyens. Rome avec le forum et Athènes avec l’agora nous en fournirent le praticable. Cet ouvrage a donné lieu à bien des rencontres, bien des échanges. Il a constitué le fond de formations, de journées de réflexion, de confrontations. Souhaitons qu’il poursuive son chemin. Comme nos enfants, les livres sont fragiles, il faut un certain temps les tenir par la main. Ensuite, qu’ils mènent leur vie ! Car comme l’énonça magnifiquement Jacques Lacan : « Du texte j’en suis, mais pas l’auteur. »

Bref le travail d’éducateur est un travail permanent de démocratisation. Parole d’éduc...

Préface à la première édition
Argot... d'éducateur !

L'argot est la langue des malfaiteurs. C'est aussi un langage conventionnel particulier à un groupe, à une profession. L'éducateur est un *faiseur de mots*. Le faiseur de mots a besoin de la présence de l'autre pour lui renvoyer la balle, comme le jongleur joue avec ses balles sous le regard du public. L'éducateur est dans le faire. Le faire n'est pas l'agir. Le faire accompagne la pensée dans un rapport à soi et à autrui. Le faire lie et délie inlassablement. Mais l'éducateur faiseur de bons mots, de gros mots, a aussi de l'Humour quand il parle de son métier et de ceux qu'il accompagne... Il en témoigne souvent. Comment supporter un tel nom de métier ? Tenez, essayez d'y jouer aux métiers ! Quelles représentations personnelles et sociales recouvre-t-il ? Ce *dramatiseur de familles et d'enfance*, quelle culpabilité doit-il supporter pour n'avoir qu'un langage de malfaiteur... et peu d'écriture ? Serait-ce un problème d'identité ? L'éducateur n'aurait-il qu'un argot pour lui permettre de vérifier son *sentiment d'appartenance, d'apparementement*. Le langage oral vise toujours autrui : la parole de l'un attend la réponse de l'autre. L'essence de la parole est dans le dialogue. Elle est avant tout charnelle ; elle « s'incarne » dans la rencontre. La rencontre, c'est le corps dans sa référence au langage qui surgit du paysage ; c'est un mouvement de vie qui tente d'at-

traper le regard de l'autre. « *Il n'est pas bon pour l'Homme d'être seul. je veux lui faire une aide contre lui*¹. »

Joseph Rouzel est ce pèlerin-poète, spectateur errant, celui qui retrouve le *daimôn*, le génie qui donne vie et couleur à l'opacité d'un monde qui a oublié de rêver et qui a peur de pénétrer dans la forêt. Ses *actes d'écritures* disent encore et toujours... « Aujourd'hui encore, je n'attends rien que de ma seule *disponibilité*, que de cette soif d'errer à la rencontre de tout, dont je m'assure quelle me maintient en communication mystérieuse avec les autres êtres disponibles, comme si nous étions appelés à nous réunir soudain². »

Il est à la recherche de ces moments de notre existence..., comme dans une randonnée en montagne..., passages merveilleux où la beauté du paysage nous submerge, passages vertigineux où l'on vérifie l'adhésivité de ses pieds au terrain, où d'un geste machinal, on tire sur la corde pour s'assurer de ses attaches, passages de fatigue, désespoir, sentiment d'absurdité de notre marche..., et moments singuliers où l'« espace d'un instant », *il faut lâcher la main que l'on tient pour se saisir de celle qui se tend. L'espace d'un instant, suspendu à soi, enveloppé par le ciel, la terre et les regards amis..., tout vacille. Tout peut arriver, et dans une profonde naïveté de soi, l'on se dit : « C'est la première fois... et la dernière »... jusqu'à la prochaine fois !*

Joseph Rouzel fait feu de tout bois : poésie, philosophie, psychanalyse..., éducation. Il est dans l'entre, il tâche d'occuper ce lieu à créer, à trouver, *courant d'air* qui ranime les tisons sous la cendre du quotidien. L'éducateur occupera-t-il ce lieu qui n'a rien à voir avec ce non-lieu qu'est *l'utopie*, mais plutôt, à la manière d'un Robinson Crusoé, une île. « *Robinson finit par avoir son île* » (Paul Valéry). *Lieu de bricolage, de vie..., d'attente, où à travers Vendredi, apparaîtrait Robinson.*

Tout cela n'est que poésie, direz-vous ! Qui, de Socrate et Protagoras, devons-nous suivre... en matière d'éducation ? Là où *la vérité scientifique* échoue, *la poésie épique peut réussir*, car elle enseigne, non pas comme déduction à partir de la vérité, mais comme identification au héros.

1. *Genèse*, II-18.

2. André Breton, *L'amour fou*, Paris, Gallimard, 1975.

H. Atlan, dans *Tout, non, peut-être*³ indique que nous nous trouvons finalement avec une nouvelle séparation des trois pouvoirs de la parole : le *pouvoir politique* qui propose des projets de société en faisant appel tant à l'enthousiasme qu'à la raison, et qui ne peut se réduire ni au pouvoir scientifique ni au pouvoir médiatique ; et à côté de lui, le *pouvoir scientifique* et le *pouvoir poétique*. Autrement dit, contrairement à la thèse socratique, il n'y a pas d'identité entre la recherche du « vrai », du « bon » et du « beau », mais une limitation réciproque : on peut être, soit successivement, soit simultanément, sensible à la beauté du paysage, à une vérité cachée ou éventuellement au bonheur qu'il donne...

Les éducateurs seraient-ils honteux de ce pouvoir des médias, de ce pouvoir poétique qui est le leur, « celui, dont la force est celle des mots et des images, qui agit sur l'imaginaire et la sensibilité par la forme et la couleur au moins autant que par le contenu⁴ ».

Ce sont ces questions brûlantes qui circulent entre ces textes épars. *Argot, verlan, plus qu'emblèmes et blasons...*, l'écriture des éducateurs ne peut qu'être personnelle et groupale, inscrite dans l'environnement, à la manière de la *cartographie*, cette écriture universelle qui substitue à l'espace réel un espace analogique. C'est une tentative d'appréhension de l'environnement et l'élaboration de structures abstraites pour l'interpréter qui sont une constante de la vie en société. La cartographie est une forme universelle de savoir qui mélange objectif et subjectif, les valeurs et les faits, la fable et la réalité, la précision et l'approximation. Les cartes sont des images mentales non-miroirs du monde, elles en sont les simulacres... et un moyen pour l'homme de l'appivoiser. *L'éducateur ne serait-il pas le cartographe du social ?*

Parcourons, ces espaces habités, cette tentative d'écriture de Joseph Rouzel d'où affleurent la *douleur* et la *sympathie pour l'humain*. « *Le temps est un enfant qui joue aux dés : royauté d'un enfant*⁵. »

Rémy Puyuelo

3. Henri Atlan, *Tout, non, peut-être*, Paris, Le Seuil, 1991.

4. *Ibid.*, p. 235.

5. Héraclite, *Fragments* 52.

Éducateur, ça s'écrit comment ?*

« La question n'est pas de retrouver dans un cas
le trait différentiel de la théorie et d'expliquer
pourquoi votre fille est muette, car ce dont il s'agit
c'est de la faire parler. »

Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux
de la psychanalyse*

Il m'est venu d'emblée une question lorsque j'ai préparé ce travail de réflexion dont je vais livrer ici les fruits qui, je l'espère, ne seront pas trop acides. Cette question, la voici : qu'est-ce que je fais ici ?

Je venais d'aborder un livre de Bruce Chatwin, ce grand explorateur de la planète et des êtres bizarres qui y pullulent, les êtres parlants. Dans ce livre ultime de Chatwin, publié à titre posthume, justement, c'est cette question qui fait titre. Dans le premier texte, l'auteur est dans un lit d'hôpital ; il est atteint de la malaria ou d'autre chose, et précisément, il se demande ce qu'il fait là. La réponse apportée à cette question lancinante, c'est l'écriture du livre¹.

* Texte présenté aux États généraux des éducateurs à Toulouse, le 3 avril 1992, paru dans *Les éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat, 1993.

1. Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, Paris, Grasset, 1988 ; *Qu'est-ce que je fais ici ?* Paris, Grasset, 1992.

L'écriture est donc avant tout une réponse à la question de sa propre existence. J'écris, donc j'existe. Comme le disait Blaise Cendrars : « Pourquoi j'écris ? Parce que... » Ça n'a l'air de rien, cette petite évidence, mais ça peut changer bien des choses, en ce qui concerne cette fameuse reconnaissance de notre métier que nous réclamons à cor et à cri.

Il court sur les éducateurs une rumeur : « Les éducateurs n'écrivent pas. » C'est pour essayer de désamorcer cette rumeur que j'écris. Ce sera là ma réponse à la question : « Qu'est-ce que je fais ici ? » J'espère que ce que je vais dire pourra donner l'envie à quelques-uns de poursuivre la piste. Un autre livre de Chatwin ne s'appelait-il pas *Le chant des pistes* ? Alors, je souhaite que les pistes de réflexion sur le travail éducatif soient chantantes.

Les éducateurs n'écrivent pas, dit-on. Remarquons d'emblée que, dans la rumeur qui court, c'est toujours on qui parle, on l'anonyme. Pour aller au plus court, je dirai que c'est faux. Non seulement les éducateurs sont obligés d'écrire dans les centres de formation – qu'ils y soient vraiment formés au travail écrit, c'est une autre paire de manches –, mais de plus, sur le terrain lui-même, ils ont à rendre des comptes, à laisser des traces, à donner forme écrite à ce qu'ils mettent en œuvre. Que je sache, les rapports de synthèse, les cahiers de liaison, les cahiers de bord, les projets divers, les études de cas, les évaluations, etc., sont pleins de signes écrits qui témoignent, pour qui veut se donner la peine de les lire, d'une intense activité d'écriture chez les éducateurs.

Il est d'ailleurs paru récemment, dans la presse spécialisée, quelques articles analysant ce type d'écriture. Je n'en citerai qu'un, l'article de Jean-Marc Levératto, remarquable même s'il porte un titre à coucher dehors : « La coconstruction de la réalité professionnelle au quotidien : faire l'éducateur », paru dans la revue *Connexions* en 1991. Dans cet article, l'auteur prend appui sur le cahier de liaison produit pendant un an dans une équipe éducative de l'Est de la France. Le lecteur peut se rendre compte comment concrètement, à travers cette forme d'élaboration qu'impose l'écriture, s'effectue un mouvement de traduction de la réalité quotidienne, et se construit, au fil des jours et des semaines, le champ de

compétence singulier d'un groupe d'éducateurs. Dans le même temps, prend sens le travail engagé auprès des jeunes pris en charge. Dans ce cahier de liaison, les éducateurs se donnent une histoire, l'histoire d'une aventure, d'une rencontre avec quelques jeunes en souffrance. Tel Christophe Colomb rédigeant au jour le jour son journal de bord en voyage vers les Indes occidentales, ce groupe d'éducateurs témoigne de ce qui se construit dans le mouvement de l'écriture, de ce qui vient s'inventer, d'un regard neuf sur l'autre, d'une attention, d'un accompagnement dont l'écriture trace les points de repères substantiels. Écrire ou la découverte de l'Amérique. Une découverte qui peut venir, pourvu que l'on se laisse surprendre, là où on ne l'attendait pas. Ce travail laborieux d'écriture qui recueille en son filet les petits faits émaillant la vie de tous les jours, dans la mise à distance qu'il opère, mais aussi et paradoxalement l'implication qu'il exige de l'éducateur, devient un véritable espace de mise en scène, un laboratoire vivant où se tissent et se trament patiemment, dans la chair des mots écrits qui survivent à l'éphémère, les logiques éducatives. L'écriture fait liaison ; l'écriture fait lien social.

Il est donc difficile de dire de fait que les éducateurs n'écrivent pas, on le voit bien dans cet exemple. Par contre, ce qui est sûr, c'est que les éducateurs ont bien du mal à produire au grand jour, à rendre public, ce qui les travaille. Dans cet exemple, il a bien fallu qu'un sociologue se penche sur le travail produit par des éducateurs pour qu'en découle une reconnaissance. Nous allons retrouver cette question un peu plus loin. Pour l'instant, ce qui me préoccupe, c'est de comprendre le pourquoi de cette dénégation massive qui semble entérinée par l'ensemble du champ professionnel, les éducateurs en premier. Qu'est-ce qui fait dire aux professionnels du social et aux éducateurs qu'ils n'écrivent pas ? J'ai trois hypothèses. Non pas des explications bien ficelées, plutôt trois pistes de réflexion, là encore, que j'aimerais ouvrir et partager. Je parlerai de trois obstacles qui me semblent entraver la reconnaissance d'une écriture chez les éducateurs. Ces trois obstacles, je les nommerai : l'imaginaire du pouvoir, *l'imaginaire du savoir*, *l'imaginaire narcissique*.